

Gratter les fonds

Théâtre

Julien Dupoux

Personnages

Emmie : habitante

Franck : travailleur de l'industrie minière

Daniel : habitant

L'ordre : policier

Deus Mortum

Scène 1

Franck a un plan à la main, un petit masque de tissu passé autour du cou. Il trace des lignes au crayon sur son plan quand une femme arrive. Du ruban plastique interdit l'accès au périmètre où se trouve Franck. Il regarde, méfiant, la femme se rapprocher et dépasser le ruban.

FRANCK. C'est interdit au public, ici.

La femme, Emmie, continue d'avancer vers lui.

FRANCK. Faites demi-tour s'il vous plaît, le site est interdit, vous ne m'avez pas entendu ?

EMMIE. C'est vous que je veux voir.

Franck jauge la femme du regard, et la considérant sûrement plutôt mignonne, il daigne entamer la conversation.

FRANCK. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Il lui tend la main, accompagné d'un sourire malicieux.

EMMIE. *(lui sert la main et coupe court).* J'habite ici, vous voyez, une des maisons de ce petit village que l'on voit.

FRANCK. *(se referme aussitôt).* Je n'ai pas le temps, vous voyez bien que je travaille.

EMMIE. Je suis justement venue vous demander d'arrêter de travailler. Votre travail nous dérange. Pas seulement moi. Mais moi et une partie du village, et une autre partie encore des villages alentours et, autour de ces villages, encore une autre partie.

FRANCK. Je fais mon travail, point barre. Adressez-vous à la Société des Mines pour votre demande.

EMMIE. Non, c'est à vous que je veux m'adresser. Vous étudiez le terrain, n'est-ce pas ? Vous tracez les plans de la future mine.

FRANCK. Ça ne vous regarde pas tellement, mon travail.

EMMIE. Pourquoi ? J'habite ici. Je ne veux pas d'une mine à côté de chez moi. Et je vais vous dire, ceux qui habitent plus loin n'en veulent pas non plus.

FRANCK. Adressez-vous à mes supérieurs. Moi, je trace les plans, je n'ai pas envie de chercher d'histoires.

EMMIE. Mais de votre travail dépend ma santé, mon bonheur, mon paysage, tout. C'est toute ma vie que vous changez. Vous me chassez par votre travail, en somme.

FRANCK. Ecoutez, tout ça ne dépend pas de moi.

EMMIE. Mais vous avez bien accepté ce travail, vous avez bien postulé. Vous saviez bien qu'il y avait un mouvement de contestation des habitants, parce qu'au lieu de notre colline, de notre rivière, on allait recevoir un gros trou, de la poussière, de bruit tous les jours et, comble du comble, plus une goutte d'eau potable dans nos robinets.

FRANCK. Vous exagérez avec une mauvaise foi chauffée au fuel, ma parole. Et puis, pour votre gouverne, on ne m'avait pas du tout mis au courant d'un mouvement de contestation.

EMMIE. Il y en a un, et pas des moindres. Vous le verrez bientôt si vous ne me croyez pas. Et quand bien même il serait moindre, j'habite là, moi, et vous allez bien m'empoisonner la vie. D'où venez-vous, vous ?

FRANCK. Laissez-moi travailler, à la fin. J'ai autre chose à faire que de vous répondre.

EMMIE. Vous vous en moquez donc de creuser une mine au bord de chez moi ; que je ne puisse plus habiter chez moi, vous vous en fichez ? Et toutes les saloperies que d'autres jetteront dans notre rivière, vous vous en fichez aussi ?

Franck reste silencieux.

EMMIE. Mais répondez.

FRANCK. Tout ce que vous dites, c'est des suppositions.

EMMIE. Parce que vous croyez que je ne me suis pas renseignée sur ce qui s'est passé sur d'anciennes mines, peut-être. Renseignez-vous au moins, avant de faire votre travail.

FRANCK. Ecoutez, vous êtes bien gentille, bien jolie, mais chacun son rôle. Moi, je ne fais que tracer des plans, ce n'est pas moi qui ai décidé de creuser une mine au pied de votre porte.

EMMIE. Mais vous appliquez cette décision sans vous poser de question, c'est pire. Si on m'avait ordonné de vous conduire devant un précipice où vous attend un assassin, ou alors de vous tuer, si on m'avait payé pour ça, vous me trouveriez toute innocente aussi, dans mon rôle, simplement. Et je vous dirais : « vous n'avez qu'à vous adresser au commanditaire, moi je me contente de vous tuer ».

FRANCK. Je ne vous tue pas.

EMMIE. Vous me délogez et vous m'empoisonnez. Vous l'acceptez ?

FRANCK. Mais tout ça, c'est encore vous qui le dites.

EMMIE. Pas seulement moi. Pourquoi croire votre ordonnateur plutôt que moi ?

FRANCK. Mais il ne m'a pas fait la publicité de la mine, lui. Il me paie et c'est tout. Et moi j'ai besoin de manger comme tout le monde. Et c'est ce travail qui me donne à bouffer, vous voyez ! Et ça fait presque un an que je me coltine le chômage !

EMMIE. Je vous donnerai à manger aussi, si vous voulez.

FRANCK. Vous ne me paierez pas.

EMMIE. On pourra toujours se cotiser, pour vous dédommager.

FRANCK. Vous ne me paierez pas aussi bien.

EMMIE. Sûrement...

FRANCK. Je suis très bien payé. Et je veux être payé honnêtement, pour mon travail.

EMMIE. Mais puisque votre travail nous empoisonne ! On préférera tous vous payer, un peu, comme on pourra, à ne rien faire.

FRANCK. Je n'accepte pas la charité. Je ne veux pas être un assisté.

EMMIE. Alors des conséquences de votre travail, vous vous en fichez ?

Moment de silence et de tension.

FRANCK. Vous, vous êtes peut-être célibataire ?

EMMIE. Je ne vois pas en quoi ça vous regarde.

FRANCK. Vous n'avez qu'à changer de village, vous ! ça ne vous coûte rien, si vous êtes célibataire. Vous pouvez bien vivre n'importe où. Il y a d'autres villages dans le monde, après tout, des villages où il n'y a pas de minerai qu'on viendrait exploiter. Ici, ça va faire bouffer peut-être cent bonhommes, l'ouverture de la mine ! Vous pouvez bien le comprendre, ça !

EMMIE. Et ça va en empoisonner combien, ici ? Mille ? Mille qui doivent déménager pour cent qui bouffent.

FRANCK. Vous, qu'est-ce que vous en avez à faire, ils vont bien vous indemniser, et grassement ! Vous feriez mieux d'en profiter.

EMMIE. On ne m'achète pas, moi !

FRANCK. (*après un moment de gêne*). Arrêtez ce cinéma. Il faut bien les extraire quelque part, les minerais, qu'es-ce que vous croyez ! Imaginez, ça sert à du matériel médical aussi, ça va sauver des vies.

EMMIE. Tu parles, vous grattez les fonds. Si ça ne servait qu'à ça, ça devrait être interdit que vos patrons s'en mettent plein les fouilles !

FRANCK. Ils ne vont pas faire ça gratuitement, eux non plus !

EMMIE. (*railleuse*). Non, pas du tout. Vous êtes un bon chien. C'est vrai, vous êtes bien payé, et eux aussi ! Vous n'allez, les uns ni les autres faire ça, ça comme vous dites, comme on dit de toutes les choses sales, vous n'allez pas faire ça juste pour que des médecins sauvent des vies. Quand même pas ! A la limite, à quoi ça sert, vous vous en fichez éperdument. Du moment que vous avez votre soupe qui tombe. Allez-y, faites-le, faites le donc votre travail honnête ! Il y a tellement de chômage, hein, il faut mieux être payé à pourrir les autres qu'être payé à ne rien foutre. Ça vous plaît davantage, mon bon petit monsieur. Vous avez trop peur qu'on vous pointe du doigt, comme un assisté, comme un feignant. Là c'est bien mieux, vous avez un travail ! La belle affaire ! On ne vous pointe plus du doigt et la petite mère va pouvoir dire : « oh mon fils, c'est un courageux, il travaille pour la mine, il trace des plans, il en a dans la cervelle en plus ! Mon fils c'est un gars bien, il va envoyer des centaines de gens en dehors de leur village » !

FRANCK. Arrêtez de faire comme si tout dépendait de moi, merde ! Si ça n'est pas moi qui le fais, ça en sera un autre.

EMMIE. Mais qu'ils en cherchent un autre, qu'ils en cherchent un autre et je reviendrais le revoir, je lui dirais la même chose, je l'empêcherai de travailler comme je vous empêcherai de travailler s'il le faut, et jusqu'à ce qu'ils en aient marre...

FRANCK. (*la coupe*). Vous vous lasserez avant eux. Ils ont les moyens.

EMMIE. Les moyens de quoi ?

FRANCK. De vous faire taire, tiens. Leur mine, ils la feront, que vous soyez contente ou pas, alors laissez-moi. J'ai besoin de gagner ma vie moi. Prenez-en votre partie. Votre paysage change, c'est comme ça. Tout change dans la vie. Il n'y a que les vieux réac qui veulent que rien ne change. Il faut accepter les changements et vivre avec eux.

EMMIE. Je viendrai creuser une mine à côté de chez vous ! Faire tout péter.

FRANCK. Moi j'habite en ville, vous aurez du mal...

EMMIE. Chouette, tous en ville, sous la coupe du seigneur ! Protégés par les murs de la cité bien à l'abri !

FRANCK. Si vous croyez que ça m'amuse ! C'est ma femme qui bosse en ville, dans un bureau. Si ça ne tenait qu'à moi... ça ferait bien longtemps qu'on serait parti. Vous voyez, ce n'est pas une sinécure de déménager.

EMMIE. Non, bien sûr. Vous viendrez porter mes valises.

FRANCK. Pourquoi pas. Mais ils vous paieront un porteur, un grand costaud bien baraqué !

EMMIE. Et ils feront pareil avec les mille personnes que vous allez empoisonner.

Silence.

EMMIE. Tout d'un coup, ça fait plus cher, n'est-ce pas ?

FRANCK. Pour vous, ça peut être une chance, profitez-en.

EMMIE. Je vous l'ai déjà dit. On ne m'achète pas, moi.

FRANCK. Vous êtes butée, c'est tout. Comme une petite vieille. Si la salière n'est plus à sa place, vous piquez votre petite crise...

EMMIE. (*le coupe*). Demandez plutôt ça à votre patron. Il n'est pas question de détails, ici. Vous êtes payé pour nous empoisonner, nous exproprier, et vous le savez maintenant, alors vous vous cherchez des petites excuses pour pouvoir gagner votre salaire, par votre honnête travail, tout en gardant la conscience tranquille.

FRANCK. Je n'ai pas de problème de conscience, moi. Je sais m'adapter.

EMMIE. (*railleuse encore*). A la ville par exemple ! Vous vous adaptez, vous en êtes devenu content, vous pouvez profiter de votre petite femme quand elle rentre du bureau, ça vous suffit comme adaptation, vous la regardez acheter le samedi ses bons magazines à la mord-moi-le-nœud, avec des conneries pour bonnes femmes, vous allez faire les magasins avec elle, en bon petit toutou, vous vous adaptez à tout, vous êtes bien domestique...

FRANCK (sec, en colère). Ça suffit ! Qu'est-ce que vous en savez de ma vie ? Et vous avez besoin d'insulter ma femme. Elle a bien le droit d'acheter ce qu'elle veut et, par-dessus le marché, d'être intelligente d'ailleurs...

EMMIE. Mais je n'en peux plus, moi, de vous voir là ! Vous croyez que je peux rester comme ça sans rien dire ! *Elle se met à pleurer un peu mais essuie vite ses larmes.* Excusez-moi, je n'avais pas besoin de dire ça. Vous avez raison. Je vous demande uniquement d'arrêter votre travail.

Silence prolongé.

FRANCK. C'est vous qui aviez raison, pour ma femme. Ça ne va plus fort entre nous d'ailleurs. Mais c'était à cause du chômage aussi. Maintenant, ça va être à cause de l'éloignement ! Mais il n'y a pas que ça. Quand ça ne va plus, ça ne va plus... Pas besoin d'excuses. Enfin, ça ne change rien à l'affaire... Si vous voulez tout savoir, je l'ai trompée pas mal.

EMMIE. Je vous demande uniquement d'arrêter votre travail.

FRANCK. Vous êtes célibataire, vous ?

EMMIE. ça ne vous regarde pas.

FRANCK. Je vous en ai raconté un peu, moi ; vous pouvez bien me dire pour vous.

EMMIE. J'ai une famille : j'ai un mari et deux enfants.

Franck hausse les épaules, machinalement, comme un homme vaincu par la fatalité.

FRANCK. Vous n'avez pas d'alliance...

EMMIE. Nous ne sommes pas mariés.

FRANCK. Vous avez raison. Moi, si c'était à refaire, je crois bien...

Emmie profite de ce moment d'égarement pour lui chiper sa carte des mains.

FRANCK. Rendez-moi ça.

Elle la pose par terre et s'assoie dessus.

FRANCK. Ça devient ridicule.

EMMIE. Si le ridicule peut vous servir d'alibi pour arrêter votre travail, et bien tant mieux. Vous direz à votre patron : c'est une femme qui m'a volé ma carte, ce n'est pas de ma faute : je n'ai pas pu travailler.

FRANCK. Vous me faites seulement perdre mon temps. Vous pensez bien que je peux la réimprimer chez moi quand je veux.

EMMIE. Si je vous fais perdre votre temps, tant mieux ! C'est autant de gagné pour moi. Et à chaque fois que vous reviendrez avec une nouvelle carte, je fondrai sur vous comme un aigle pour vous l'arracher des mains.

FRANCK. Mais ça vous avance à quoi ? Ils en enverront un autre que moi, voilà tout. Ou on fera ça la nuit.

EMMIE. Je serai là jour et nuit.

FRANCK. Et votre famille, alors ?

EMMIE. Ils comprendront. Ça sera dur, mais ils comprendront. Ça sera dur car on a tous envie de vivre, de vivre ensemble, et si je ne veux pas vous voir creuser un jour, je suis obligée d'être là.

FRANCK. Rentrez chez vous, ça vaudra mieux. Vous n'avez donc rien de mieux à faire ?

EMMIE. Non, vous voyez, je ne travaille pas, moi. C'est pour ça que je peux me permettre d'être là : je suis encore jeune, un peu énergique, et je ne travaille pas. C'est horrible, les gens qui ne travaillent pas, n'est-ce pas ?

FRANCK. Rendez-moi cette carte.

EMMIE. Vous n'avez qu'à faire grève ! Ou creuser ailleurs ! Vous direz que vous n'avez rien trouvé et voilà tout ! Vous serez payé, puisque c'est ce que vous voulez, et nous, on sera tranquille.

FRANCK. Ils vont bien vérifier. Ils en enverront d'autres pour creuser. Et puis, je vais vous dire, s'ils viennent là, c'est qu'ils savent déjà qu'il y a quelque chose à gratter. Si je me pointais en disant que je n'ai rien trouvé, ils me renverraient gratter. Ils me diraient « c'est impossible, vous avez dû choisir un mauvais point. Recommencez jusqu'à ce que vous me rameniez des résultats ».

EMMIE. Ou alors, ça leur tapera sur le système et ils arrêteront de gratter.

FRANCK. Ils ont de l'orgueil, eux aussi.

EMMIE. Pourquoi, eux aussi ? Qui d'autre ici a de l'orgueil ? Vous, qui défendez votre collier, votre liasse et votre liasse ? Moi, peut-être ? Moi ? Je n'ai pas d'orgueil, moi. Avec votre mine, je perds tout. C'est mon instinct de survie qui parle. Je déteste l'orgueil, c'est une question de justice pour moi.

FRANCK. Vous êtes pétrie d'orgueil.

EMMIE. Et quand bien même ! Choisissez donc entre le mien et le leur.

FRANCK. Le vôtre est superbe, ça va sans dire. Allez, laissez-moi cette carte, sinon ça se finira mal pour nous deux. Je serai viré, tout simplement, ils en enverront un autre, beaucoup moins compréhensif, un qui aura des consignes : « que personne n'approche sans qu'on soit prévenu » et ils vous balanceront les flics pour avoir pénétré dans la zone ou pour harcèlement. Voilà tout.

EMMIE. Voilà, il n'y a donc rien à faire.

FRANCK. C'est la vie. Ceux qui ne s'adaptent pas meurent.

EMMIE. Et bien mourir est parfois un choix.

FRANCK. Pfff, vos airs de noblesse, c'est complètement désuet. Surtout pour une petite bonne femme comme vous. Posez-vous une heure si vous voulez, réfléchissez, vous aussi, rendez-moi cette carte et prenez ce que vous aurez à prendre. Je fais ma pose. Une heure.

EMMIE. Si vous voulez. Une heure.

FRANCK. Voilà, réfléchissons. Enfin, réfléchissez, je prends mon café, moi. Vous en voudrez peut-être ?

EMMIE. Non. Je veux réfléchir sans rien faire, assise sur ma carte. En silence.

FRANCK. Soit...

Scène 2

Les mêmes. Une tasse de café est vide par terre auprès de Franck, qui est assis. Il la prend, se lève, sort (pour la ranger) et revient (sans la tasse).

FRANCK. Une heure.

Emmie ne dit rien, ne bouge pas elle reste assise sur la carte. Elle a les yeux fermés.

FRANCK. (*répète*). Une heure !

Silence.

FRANCK. Vous faites la sieste ma parole ?

EMMIE. Je n'ai pas fini de réfléchir.

FRANCK. Ce n'était pas assez long peut-être ?

EMMIE. Non, il me faut encore une heure.

FRANCK. Pourquoi pas, si vous voulez. Les journées sont longues. Une heure encore, mais c'est la dernière.

EMMIE. Sinon quoi ?

FRANCK. Je viens chercher moi-même la carte sous vos fesses.

EMMIE. Allez-y donc. Tirez sur votre carte.

FRANCK. Je saurai bien vous faire lever.

EMMIE. Et comment ?

FRANCK. J'ai quelques produits dans ma valise, certains ont une odeur horrible.

EMMIE. Je déchirerai votre carte.

FRANCK. Alors vous n'avez qu'à le faire tout de suite. Je m'en passerai pour aujourd'hui.

Elle se lève, fouille dans ses poches, sort un briquet et fait brûler la carte.

FRANCK. (*railleur à son tour*). Pas de traces.

La carte continue de brûler sans qu'Emmie ne la lâche. Se brûlant, elle pousse un cri de douleur.

FRANCK. Vous êtes complètement folle.

EMMIE. Vous vous en fichez.

FRANCK. Cette fois, vous ne m'empêcherez plus de travailler, avec ou sans plan. Regardez-moi creuser si ça vous chante.

Elle se couche devant lui et lui attrape les chevilles.

FRANCK. A quoi bon, je me dégagerai, je reviendrai demain, de bonne heure, et je continuerai.

EMMIE. Vous vous fatiguerez avant moi. Je joue ma vie.

Elle le lâche et se relève. Puis le regarde dans les yeux.

EMMIE. Je joue ma vie, vous comprenez.

FRANCK. Vous êtes folle, folle et courageuse. Mais vous ne jouez pas votre vie. Vous ne savez pas ce que c'est que de jouer sa vie. La première mine où j'ai travaillé, j'ai failli y rester, moi.

EMMIE. J'ai le choix de partir, de quitter mes amis, ma famille, ce paysage qui m'est cher ; vous aviez le choix de ne pas aller à la mine.

FRANCK. J'avais le choix... c'est vite dit...

EMMIE. Beaucoup plus que moi. Vous perdiez quoi, vous, à part votre salaire ?

FRANCK. Et je mangeais comment ?

EMMIE. Parce que c'était ce boulot ou rien, c'est ça ?

Silence.

EMMIE. Répondez.

FRANCK. Je n'y avais pas réfléchi. J'y suis allé, voilà tout.

Silence.

FRANCK. Je ne sais même pas votre nom.

EMMIE. ça ne vous regarde pas.

FRANCK. Moi c'est Franck. Je n'ai rien à cacher. Maintenant, je vais travailler, sinon je vais perdre ma journée.

EMMIE. Vous la perdrez. Je vous la ferai perdre.

FRANCK. Je sais m'organiser. Et contrairement à d'autres, je ne crache pas dans la soupe, je sais que j'ai besoin de soupe pour grandir.

EMMIE. Vous avez besoin de soupe comme j'ai besoin d'air.

FRANCK. Voilà. Chacun son truc.

Un homme arrive.

EMMIE. Laissez-moi mon air.

FRANCK. Ça suffit. Il y en a ailleurs, de l'air ! Bon vent, c'est le mieux que je puisse vous souhaiter.

DANIEL. Emmie ! Emmie !

Elle se retourne et voit l'arrivant.

EMMIE. Daniel !

Il se presse vers elle et franchit lui aussi le ruban.

FRANCK. Ah non, il ne va pas en venir cinquante mille !

DANIEL. J'ai bien eu ton coup de fil. J'ai fait aussi vite que j'ai pu. Je viens de quitter le boulot pour te rejoindre. J'ai dit que je me sentais mal ! D'ailleurs, mentalement, c'est loin d'être faux.

EMMIE. Aide-moi à le convaincre. Qu'il voit que je ne délire pas, que je ne suis pas la seule à ne pas vouloir de sa mine.

DANIEL (à Franck). Alors ça y'est, vous commencez les travaux ?

FRANCK. Sortez de la zone tous les deux. Ça suffit maintenant. Sortez où je serai obligé d'appeler les gendarmes.

EMMIE. Vous n'êtes obligé de rien.

FRANCK. Sortez maintenant. Ma patience a des limites, à moi.

DANIEL. Ce n'est pas contre vous, monsieur. Comprenez-nous bien.

FRANCK. Vous êtes son mari ?

DANIEL. Non, mais j'habite le village, tout comme elle.

FRANCK (un brin plus doux). Je vous demande une dernière fois de sortir...

DANIEL. Nous ne plierons ni l'un ni l'autre.

Franck sort. Emmie se jette dans les bras de Daniel.

EMMIE. J'en peux plus ! Heureusement que tu es là.

DANIEL. J'ai vraiment fait au plus vite.

EMMIE. Merci, merci, merci. J'avais si peur de combattre toute seule.

DANIEL. J'en ai prévenu d'autres, ils viendront ce soir et nous relayer demain s'il faut.

Franck revient

FRANCK. Les flics sont prévenus. Ils arriveront avant vos amis. Partez maintenant.

EMMIE. Vous serez responsable de notre arrestation.

FRANCK. Je sais. Moi et vous, si vous restez.

EMMIE. Vous pouvez être fier !

Daniel sort un couteau de sa poche.

DANIEL. Et si je le buttais avant qu'ils arrivent.

EMMIE. Je t'en prie, range ça. Ça ne sert à rien.

FRANCK. Oh, du calme, s'il vous plaît.

DANIEL. Si je ne le bute pas, ils vont creuser, ni vu ni connu. Si je le bute, il y en a peut-être qui réfléchiront !

EMMIE. Ne fais pas ça... tu irais en prison. Je ne veux pas ça, personne ne veut ça. On ira tous en prison ou personne.

DANIEL. Il faut peut-être un sacrifice. Autant que ce soit moi, j'ai une vie de merde.

EMMIE. Arrête, tu es jeune. Et puis tu ne penses pas vraiment à le buter. Tu n'es pas capable de ça, je le sais bien.

DANIEL. Je ne sais pas. J'ai l'impression que c'est lui ou nous. Il a un fusil chargé sur nous tous et moi j'ai un fusil chargé sur lui. Si je le tue, d'autres ne viendront peut-être plus.

EMMIE. Peut-être... ne joue pas ta vie pour un peut-être. Sinon, je le tue aussi. On sera deux à le tuer.

FRANCK. Mais vous êtes malades !

DANIEL. Qu'est-ce que t'en penses, toi ? Qu'est-ce qui se passerait si on te tuait ?

FRANCK. Vous iriez en prison.

DANIEL. Oui. Et la mine ?

FRANCK. Ça trainera un an ou deux, histoire que l'affaire se tasse et ça reprendra.

EMMIE. Il a raison.

DANIEL. Pas sûr. Il s'agit d'un meurtre quand même. Et puis, il vient quand même d'appeler les flics, ce salop. Et nous, il faudrait qu'on ne lui fasse rien ? Ça ne peut pas se passer comme ça.

FRANCK. Mais barrez-vous ! Vous êtes cons ou quoi, les flics arrivent !

DANIEL. Tu ne paies rien pour attendre !

FRANCK. Si j'étais un salop, je les aurais appelés sans rien vous dire !

DANIEL. Les appeler suffit pour être un salop.

EMMIE. Pour pouvoir faire ton bon petit boulot de merde bien tranquillement.

FRANCK. Mais casse-toi.

EMMIE. Viens Daniel, filons. On reviendra.

DANIEL. A toute à l'heure.

Ils se sauvent.

Scène 3

L'Ordre arrive : un flic en armure, casqué, le visage masqué. Il a une arme dans la main.

L'ORDRE. (*Sec et tranchant, toujours*). C'est ici ?

FRANCK. Bonjour.

L'ORDRE. C'est vous qui m'avez appelé ?

FRANCK. Oui.

L'ORDRE. Vous êtes seul ?

FRANCK. Ils sont partis.

L'ORDRE. Vos papiers s'il vous plait.

Peu rassuré, Franck fouille pour trouver ses papiers, en s'embrouillant dans ses poches, et les tend au gendarme. Celui-ci s'en empare, les consulte et décroche son téléphone.

L'ORDRE. (*au téléphone*). Phallanger, Franck, un mètre soixante quinze, né en 1967.

Il attend une réponse.

L'ORDRE. Très bien. Je vous remercie... A vos ordres.

Il raccroche.

L'ORDRE. Ils étaient deux, vous m'avez dit ?

FRANCK. Deux, c'est ça.

L'ORDRE. Comment s'appelaient-ils ? Vous avez entendus leurs noms ?

FRANCK. Non. Ils ne se sont pas présentés.

L'ORDRE. Décrivez-les-moi.

Franck hésite une seconde et donne des descriptions mensongères.

FRANCK. C'étaient deux hommes. L'un avait une casquette, l'autre le crâne rasé. Ils avaient l'air de ces punks qu'on croise sur les trottoirs. Tous deux portaient des pantalons militaires et des chaussures montantes.

L'ORDRE. (*Le coupe*). Comment étaient leurs visages ? De quelle taille étaient-ils ?

FRANCK. Grands, tous les deux. Le visage quelconque, sans signe distinctif à part des boucles d'oreilles. Ils avaient même un petit air de ressemblance mais je peux me tromper. Les yeux marron, tous les deux.

L'ORDRE. Que voulaient-ils.

FRANCK. M'empêcher de travailler. Ils se disaient opposés à la mine.

L'ORDRE. Attendez un instant.

Il s'éloigne avec le téléphone contre l'oreille. On n'entend pas ce qu'il raconte. Franck se ronge les ongles à l'attendre. L'Ordre revient pourtant assez rapidement, ayant raccroché.

L'ORDRE. Aucun opposant connu ne correspond à ces signalements. Vous êtes sûr de vous ?

FRANCK. Oui. Ils étaient pile en face de moi.

L'ORDRE. Pourquoi sont-ils partis ?

FRANCK. J'ai eu peur : je leur ai dit que j'avais appelé la police.

L'ORDRE. Peur de quoi ? Qu'ils vous frappent ?

FRANCK. Oui.

L'ORDRE. Ils vous ont menacés ?

FRANCK. Pas verbalement. Mais ils ont franchi le ruban.

L'ORDRE. Ils ont franchi le ruban ?

FRANCK. Oui.

L'ORDRE. Vous avez bien fait d'appeler. Mais vous auriez dû les retenir en leur parlant.

FRANCK. Ils ne voulaient pas parler.

L'ORDRE. Pensez-y la prochaine fois. Quelles que soient les suites. Vous toucherez une prime en conséquence du risque encouru. Des personnes qui sont capables de franchir le ruban doivent être considérées comme très dangereuses.

Franck en ravale sa salive, pas rassuré du tout par la sévérité du gendarme.

L'ORDRE. Vous avez vu s'ils avaient une voiture ?

FRANCK. Entendu seulement. Ils se sont garés plus loin.

L'ORDRE. Je vais surveiller quelques temps les alentours, au cas où ils reviennent. Ensuite j'informerai votre société de recourir à une sous-société de surveillance. Pour ma part, j'ai une mission d'ordre public et ne peut vous servir constamment de garde du corps.

FRANCK. Je comprends tout à fait...

L'ORDRE. (*le coupe*). Une dernière chose. Je vais vous montrer des visages : dites-moi si certains vous sont connus.

Il sort de sa veste blindée plusieurs portraits et les fait défiler devant Franck. Il semble tiquer sur l'un d'eux.

L'ORDRE. Cette femme vous dit quelque chose ?

FRANCK. Non, rien.

L'ORDRE. C'est une voisine. Douteuse. Vous risquez de la croiser. Prévenez-nous si elle s'approche. Jolie, hein ?

Franck fait la sourde oreille.

L'ORDRE. Je vous ai posé une question : vous la trouvez jolie ?

FRANCK. (*en se grattant le cou*). Non. Ce n'est pas mon genre. Je ne l'échangerais pas contre ma femme.

L'ORDRE. Votre travail vous plaît ? Répondez.

FRANCK. Il me plaît.

L'ORDRE. Le mien aussi.

FRANCK. D'ailleurs, si vous permettez que j'y retourne...

L'ORDRE. Bien sûr. J'avais fini. Simple routine. Je reste dans les environs en cas de récidive. Bonne journée.

L'Ordre tend une carte à Franck.

L'ORDRE. Appelez-moi à la fin de la semaine pour faire un bilan des va-et-vient. Et si besoin, ça va de soi. Je me charge du reste. Au revoir.

L'ordre sort.

Scène 4

Franck est en train de scruter les alentours quand Emmie et Daniel font leur apparition. Ils franchissent à nouveau le ruban.

FRANCK. Ne restez pas là, les gendarmes sont partout.

EMMIE. Vous vous inquiétez pour nous, maintenant !

FRANCK. Ils ont quitté la place mais ils font des rondes dans le secteur pour capturer ceux qui s'approcheraient. Il y en a une pleine voiture : tous les mêmes ! Il y en a un qui est venu me voir et il y avait les trois copies dans la voiture, garée un peu plus loin. Vous n'avez aucune chance de vous en tirer, si vous restez ici.

EMMIE. Hors de question qu'on vous laisse faire votre sale boulot tranquillement !

FRANCK. Alors, cette fois, vous vous ferez pincer.

DANIEL. Il faut avertir les autres, qu'ils ne tombent pas dans la gueule du loup.

EMMIE. Les gendarmes ne peuvent pas tous les choper.

DANIEL. Mais ils vont arriver en ordre dispersé, un par un. Ils vont tomber un par un dans les mains des gendarmes.

FRANCK. Croyez-moi, ils seraient bien capables d'embarquer tout le monde. Maintenant, filez. C'est beaucoup mieux pour vous comme pour moi. S'ils vous voient ici, derrière ce ruban, ils vous ramassent. Et moi avec.

EMMIE. Non, vous, ils vous laisseront travailler.

FRANCK. Pas s'ils me voient discuter avec vous, je vous assure. Ce n'est pas votre description que je leur ai donnée.

EMMIE. Vous vous en sortirez encore !

FRANCK. Ah oui ? Vous étiez dans un fourré, ils ne vous ont pas vu débarquer, ni d'Eve, ni d'Adam, et ils vont bien se douter que je leur ai menti.

EMMIE. Et qui a appelé les gendarmes ?

DANIEL. Emmie, il faut avertir les autres, pars toi. Va vite chez toi et téléphone à tout le monde pour dire que les flics quadrillent la zone. On ne peut pas les laisser se faire pincer.

EMMIE. Mais toi.

DANIEL. Moi, je vais surveiller celui-là.

EMMIE. J'ai peur que vous vous battiez.

FRANCK. Je préfère encore arrêter le boulot que de me battre ! Pour ameuter les gendarmes, merci bien !

DANIEL. Vas-y, court. Il n'y a pas de temps à perdre.

EMMIE. Je reviens au plus vite.

FRANCK. Profitez-en pour rester chez vous, c'est plus prudent !

EMMIE. A tout de suite.

Elle part à la course.

FRANCK. Si vous voulez mon avis, vous feriez mieux de la suivre, de rester chez elle, et d'attendre que les flics partent.

DANIEL. En vous laissant faire vos petits travaux, ça va de soi.

FRANCK. J'ai eu tort d'appeler les flics, je le reconnais. D'autant plus que... que... ce n'étaient pas des flics normaux. Ils venaient pour l'action ceux-là, pour en découdre. Vous n'avez strictement aucune chance contre eux.

DANIEL. Qu'ils nous attrapent tous les deux, alors ! Au moins, ça fera du bruit.

FRANCK. D'autres viendront surveiller la zone et vos petits copains ne pourront plus approcher.

DANIEL. On connaît mieux la zone que les flics. On les attirera dans des pièges. Tout le monde saura le sale boulot que vous faites ici.

FRANCK. Vous êtes tous des entêtées.

DANIEL. Mais je vous en prie, échangeons nos logements. Venez vivre ici, au village, juste à côté de la mine.

FRANCK. Si vous voulez. Je me ferai exproprier avec le pactole.

DANIEL. Je ne parierai pas dessus si j'étais vous. Mais forcément, vous, vous vous en moquez, vous n'avez pas grandi par là, vous ne viendriez pas par là pour la nature, l'espace, l'horizon, mais juste pour toucher un pactole.

FRANCK. Tout ça existe ailleurs.

DANIEL. Ici aussi. Je ne vais pas laisser le monde aux mafieux sous prétexte qu'ils ont du pognon.

FRANCK. Vous vous battez pour rien. Vous vous épuiserez et vous perdrez votre temps.

DANIEL. Et si je vous tuais vraiment, maintenant. Je crierais, les flics viendraient me chercher, ils partiraient, croyant le danger passé et les autres viendraient barrer les routes, ils défonceront le goudron, ils feront tomber des arbres, ils rendront le site inaccessible et vos patrons finiront par avoir peur des sabotages et de la mauvaise presse.

FRANCK. La mauvaise presse, si vous saviez comme ils s'en foutent.

DANIEL. Parce qu'ils pensent la contrôler. Parce qu'il n'y a pas de mort pour l'instant, parce qu'on ne se penche pas d'assez près sur le sujet.

FRANCK. Vous passerez pour des terroristes, voilà tout.

DANIEL. A la bonne heure !

FRANCK. Mais vous, vous n'êtes pas capables de me tuer. Eux, par contre...

DANIEL. Alors juste de vous battre un peu, en criant, histoire d'ameuter les flics et qu'ils nous embarquent, qu'ils désertent la zone et qu'on puisse barrer les routes.

FRANCK. Pourquoi nous sacrifier ? Vous n'avez qu'à partir, attendre qu'ils partent et revenir barrer les routes après. Je ne ferai rien aujourd'hui, je vous le promets. D'ailleurs ma journée est presque perdue et je n'ai plus ma carte. Je dirai simplement que je n'ai rien pu faire sans ma carte. Revenez barrer les routes la nuit si ça vous chante.

DANIEL. Qui me dit que vous n'appellerez pas encore les flics, couard et fourbe comme vous êtes !

FRANCK. Je les ai vus, ça m'a suffit. Et si vous voulez, une preuve de mon courage, tenez, pour aujourd'hui, je vous suis. J'ai le droit de faire une pause déjeuner quand je veux et où je veux après tout.

DANIEL. Suivez-moi sans excuse, c'est encore mieux. Faites savoir que vous avez arrêté de travailler parce que vous ne vouliez pas nous empoisonner.

FRANCK. C'est surtout parce que j'ai compris, à la tête des flics, que je n'étais qu'un petit pion.

DANIEL. Dîtes-le.

FRANCK. A qui ? Au vent ? Quel écho va relayer ma parole ?

DANIEL. La confiance contre la peur, c'est notre seule carte.

FRANCK. C'est trop tard... nous avons trop discuté, c'est trop tard... Filez Maintenant sans vous retourner, en me balançant un gros coup de poing dans le bide.

Daniel se retourne : il y a l'Ordre qui arrive en tenant Emmie, les mains ligotées derrière le dos.

Scène 5

On revoit la fin de la scène 4 avec Daniel qui se retourne au ralenti.

FRANCK. (*tout bas*). Filez, filez vite, tout droit dans un fourré, dans un arbre. Je sifflerai s'ils s'en vont.

DANIEL. Lâchez-là ! Au nom de la justice, lâchez cette femme. Nous sommes là car nous ne voulons pas de mine.

FRANCK. (*tout bas encore*). Mais filez donc tant qu'il est temps. Pourquoi vous obstiner ? Vous êtes amoureux d'elle, ma parole ?

DANIEL. Mettez-nous au trou si ça vous chante, ça ne changera rien à l'histoire.

L'ORDRE. Sortez de cette zone ! Vous violez un territoire privé.

DANIEL. Vous le violerez aussi si vous venez me chercher.

L'ORDRE. Ça m'est bien égal. Ce n'est pas vous qu'on croira.

DANIEL. J'ai un témoin.

L'ORDRE. Où ça ? Il n'y aura pas de témoin. Tout témoin est un complice. Sortez maintenant.

FRANCK. (*bas, à Daniel*). Pardonnez-moi pour les flics...

DANIEL. Vous n'avez pas le droit de la menotter, elle n'a rien fait. Lâchez-là.

L'ORDRE. Vous n'avez pas le droit d'être dans la zone.

DANIEL. Ni vous de menotter cette femme.

L'Ordre s'arrête devant le ruban. Il lâche Emmie violemment, elle a les mains menottées derrière le dos et tombe par terre.

L'ORDRE. (*à Franck*). Avez-vous déjà vu ces deux personnes ?

FRANCK. Jamais.

L'ORDRE. La femme. C'est celle de la photo, celle sur laquelle vous avez hésité, vous ne vous rappelez pas ?

Daniel fusille Franck du regard.

FRANCK. Non. Je n'avais pas d'hésitation.

L'ORDRE. Vous m'avez dit qu'elle était jolie, vous ne vous rappelez pas.

FRANCK. Parce que vous m'aviez posé la question.

Pendant qu'ils discutent, Emmie se relève doucement en passant de l'autre côté du ruban.

L'ORDRE. Vous êtes tous les deux dans l'illégalité.

EMMIE. Ces menottes sont illégales, elles aussi. Et puis, on n'est comme vous, on se moque de la légalité. Ce qui nous importe c'est nous, c'est notre vie. Et la mine va détruire notre vie.

L'ORDRE. La prison aussi, si vous insistez.

EMMIE. Nos amis continueront après nous. Et nous sortirons.

L'ORDRE. Nous les arrêterons également.

EMMIE. Vous pouvez nous torturer, on ne vous dira pas leurs noms.

L'ORDRE. Nous avons déjà tous les portraits.

EMMIE. Arrêtez les tous alors, si vous croyez que ça va passer comme une lettre à la poste !

L'ORDRE. Les meneurs nous suffisent.

EMMIE. Alors arrêtez-nous tous, nous menons tous.

L'ORDRE. Il y a toujours des meneurs. Et si besoin, on les inventera.

DANIEL. Beau métier que vous faites-là !

L'ORDRE. Vous êtes cernés, rendez-vous.

DANIEL. (*Montre Franck*). Je peux très bien garder celui-là comme otage.

L'Ordre sort un pistolet.

L'ORDRE. Au moindre faux pas, j'en descends un. Et je dirai que c'est vous qui avez tiré.

DANIEL. Nous ne voulons pas de la mine. Ce n'est pas en nous tirant dessus, ni en nous faisant passer pour des meurtriers que nous changerons d'avis.

L'ORDRE. Vous dérangez les braves gens, et notre rôle c'est d'éliminer les perturbateurs comme vous. Je n'ai vraiment aucun problème avec ça, si vous voulez tout savoir.

FRANCK. (*à Daniel*). Je vous l'avais dit : ils sont plus dangereux que vous.

L'ORDRE. (*à Franck*). Je vous considère comme complice.

EMMIE. (*à Franck*). C'est bien fait pour vous, vous n'aviez qu'à pas accepter ce sale boulot !

DANIEL. On n'a qu'à tous sauter dessus, hein, il ne peut pas tous nous tuer à la fois.

L'ORDRE. Vous êtes cernés.

DANIEL. Et s'il nous tue tous, il aura des problèmes, ce petit bouledogue à son maître.

L'ORDRE. Vous m'insultez.

DANIEL. Ah bon ? Vous n'êtes pas en train d'obéir ? Pour vous insulter, il faudrait encore que je mente.

L'ORDRE. Je suis tout à fait d'accord avec mes supérieurs et avec les ordres qui me sont donnés, pour votre gouverne.

FRANCK. (*à Daniel*). Vous voyez... ce ne sont pas des flics normaux.

DANIEL. Non, on ne les connaît pas.

EMMIE. Depuis quand sont-ils arrivés ici ?

FRANCK. Ils ont vos portraits, ils vous connaissent, eux.

EMMIE. Mais pas nous, je ne connais pas cette voix.

FRANCK. Vous avez été dénoncés par quelqu'un des alentours. Vous voyez bien que tout le monde n'est pas d'accord avec vous.

EMMIE. On verra ça lorsqu'ils nous emmèneront en prison. On verra bien qui est avec nous. Ça sera une bonne occasion de le savoir.

L'ORDRE. Sortez maintenant.

EMMIE. Ça vous arrangerait bien, hein ! Vous avez peur de nous arrêter, tout d'un coup, vous avez peur que l'opinion ne soit pas avec vous.

DANIEL. C'est sûrement le proprio de la parcelle qui nous a dénoncés, sinon, il n'aurait pas permis qu'on creuse sur son terrain. Ils ont dû l'arroser copieusement.

FRANCK. Qu'est-ce qui nous arrivera, si on se rend ?

DANIEL. Vous changez encore de camp, vous ?

L'ORDRE. A vous, rien. Les autres auront une amende pour avoir franchi la zone. Ils seront relâchés et la zone sera sécurisée. Si vous coopérez, vous garderez votre poste. Vous n'aurez qu'à demander une augmentation pour les risques. On vous appuiera.

FRANCK. Je me renseignais, c'est tout.

EMMIE. Alors autant nous faire arrêter.

DANIEL. Autant résister. Faire tout péter. On aura des amendes, et ça fera du bruit. On se demandera ce qui se passe autour de cette mine et pourquoi il y a des opposants autant acharnés.

EMMIE. On n'a pas besoin d'être relâchés, dans ces cas-là. On veut bien faire péter quelque chose, et on préviendra tous les autres de saboter la zone. Si on ne sort pas, ils le feront même sans qu'on les prévienne.

L'ORDRE. On sécurisera la zone.

DANIEL. Ça va coûter cher, cette histoire.

L'ORDRE. Ce n'est pas mon problème. Moi, je m'occupe de l'ordre public. La Société des Mines sécurisera toute seule sa zone de prospection.

EMMIE. Moi, je demande à voir les flics du coin.

L'ORDRE. Ils viennent d'être déchargés il y a deux jours des affaires concernant la mine.

EMMIE. Tant pis, j'irai les voir quand même pour leur dire ce que vous faites. S'ils veulent courber l'échine et se taire, ils en prendront leur partie. J'irai voir tout le monde, les maires, les députés, les flics, les pompiers, les docteurs, les vieux, les journalistes, la terre entière, je leur dirai comment ça se passe autour du projet minier.

L'ORDRE. Alors on vous gardera.

EMMIE. C'est ça gardez-moi. Je n'en perdrai pas ma langue.

L'ORDRE. On a les moyens de vous faire taire. On trouvera des terroristes parmi vous, des dangereux, et la zone sera justement sécurisée.

FRANCK. Il a raison. Regardez plutôt sa gueule ! La Société des Mines est milliardaire, elle dispose de contacts, ils peuvent en acheter, du monde !

DANIEL. C'est toujours entre la confiance et la peur qu'il vous faut choisir. Avec qui êtes-vous, à la fin ?

FRANCK. Mais je ne suis avec personne, moi !

DANIEL. On aurait peut-être dû le tuer tout de suite, tu vois, Emmie. C'était lui ou nous, chacun avait un pistolet chargé sur l'autre. Maintenant, c'est nous ou ces flics ! (*à Franck*). Je ne sais pas si vous comprenez ça ! On ne peut pas se taire. C'est eux ou nous.

FRANCK. Mais laissez-moi tranquille, tous, à la fin. Je n'ai rien demandé, moi.

EMMIE. Non, voyons, vous veniez faire un sale boulot bien tranquillement, bien innocemment !

L'ORDRE. Tenez-vous tranquille !

DANIEL. Sinon quoi ?

L'ORDRE. Je la tue et je vous fais porter le chapeau.

DANIEL. Mais vous êtes un monstre !

FRANCK. (*à Daniel*). Je vous l'avais dit. Je suis avec vous, maintenant.

EMMIE. C'est un peu tard.

FRANCK. Je sais.

EMMIE. Et votre petite paie ?

FRANCK. Je n'ai plus le choix.

EMMIE. C'est donc ça qui vous perturbez tout à l'heure, c'est d'avoir le choix mon pauvre chou ! Comme c'est dur, le choix. Ça vous rend responsable, hein, le choix.

FRANCK. Taisez-vous, maintenant.

EMMIE. Sinon quoi, vous changerez d'avis ? Mais changez-en donc, mon ami, changez-en ! On n'a plus besoin de vous maintenant ! Ils vont venir nous chercher et nous emmener au poste de police, bien loin de chez nous.

FRANCK. Et après, ils feront ce qu'ils voudront.

EMMIE. Merci, merci, mon bon ami ! Mais qu'ils nous arrêtent !

L'Ordre sort son téléphone et écoute un message.

FRANCK. A quoi vous serez utiles derrière des barreaux ? Ils vont étouffer les contestataires. La confiance, je veux bien moi, mais pour quoi faire, au final ? Pour vivre traqués ?

EMMIE. Nous sommes déjà traqués.

FRANCK. Partez loin, je n'en sais rien, moi, aux Bahamas, prenez le fric qu'on vous donnera et partez là-bas

EMMIE. Vous voulez toujours me vendre.

L'Ordre raccroche.

L'ORDRE. On a arrêté deux des vos amis sur la route, des vieux. Ils ont l'air un peu craintif, ils nous diront tout ce que nous voudrions savoir. Ils dénonceront vos meneurs. Quant à nous, on peut toujours s'arranger pour l'amande.

EMMIE. Mais vous aussi ma parole, vous voulez nous acheter !

DANIEL. Arrêtez bien qui vous voudrez !

L'ORDRE. Je vais vous dire : il suffit que j'en tue un et que je fasse porter le chapeau aux autres.

DANIEL. Vous nous provoquez parce que vous ne savez rien faire d'autre.

L'ORDRE. J'attends des ordres, sans quoi je vous aurais déjà tous embarqué. Je vous ai vus venir de loin, vous savez. (*à Franck*). Quant à vous, mon petit père, vous n'avez trompé personne, je savais déjà que ces deux-là étaient venus vous voir. On a nos petites caméras,

illégalles, ça va de soi, planquées dans les alentours. On aurait préféré vous entendre dire la vérité, tout serait allé plus vite. Enfin, on trouvera bien des témoins s'il le faut.

DANIEL. Vous vous croyez donc tout permis.

EMMIE. Et vous pensez que toutes vos manigances ne seront pas découvertes, et qu'elles vous couvriront ! C'est pathétique.

L'ORDRE. Au pire, on me mutera, avec une bonne petite prime. Ce sont les vendus qui triomphent dans la vie.

EMMIE. Je vous plains de croire ça !

Il saisit son téléphone et décroche.

L'ORDRE. ...Oui...très bien... ce sera fait.... A vos ordres.

EMMIE. Voilà, on a pris ses petits ordres.

L'ORDRE. On grattera ici. Il en va de la confiance des Sociétés minières.

FRANCK. Vous êtes moins bête que vous n'en avez l'air.

EMMIE. Je ne connais pas d'intelligence aux ordres, moi.

L'ORDRE. Obéir n'est qu'une étape. Vous devriez en tirer de la graine.

EMMIE. Une étape vers quoi ?

L'ORDRE. L'ordre.

DANIEL. On ne bougera pas.

L'ORDRE. Tant pis pour vous. Vous êtes cernés et j'ai des bombonnes de gaz plein la voiture.

Franck ajuste son petit masque blanc.

L'ORDRE. Ce n'est pas ça qui vous protégera.

EMMIE. Ça ne vous aurait pas protégé non plus de toute la merde que vous vous apprêtez à remuer.

L'ORDRE. Une dernière fois, sortez de cette zone. La prochaine fois, ce sera de force.

DANIEL. Ce sera de force.

L'ordre se retourne et s'éloigne pour aller chercher le gaz. Les trois autres se regardent.

FRANCK. (à Emmie). Sauvez-vous, prévenez tous ceux que vous pouvez de ce qui se passe avec les forces de l'ordre, prévenez les maires, les vieux, tout le monde, les autres flics, les journalistes, tout le monde !

Daniel et Franck sautent sur L'Ordre et le plaquent au sol.

Emmie part à la course et sort. On entend un coup de feu et un bref cri poussé par Emmie.

Scène 6

Emmie est seule, couchée sur le sol. Elle semble se réveiller doucement. Une voix lui parvient.

DEUS MORTUM. (voix uniquement, pour le moment). Emmie... Emmie...

EMMIE. Qui me parle, quelle est cette douce voix ?

DEUS MORTUM. Emmie, il est temps de te relever, ma fille. Il est temps de te regarder.

EMMIE. Je suis si bien au sol... mais, mais je saigne à la tempe !

En effet, un léger filet de sang coule depuis sa tempe.

DEUS MORTUM. Cela a été fait très proprement. Ce sont des professionnels, Emmie. Tu ne sens plus rien maintenant. Regarde-toi, Emmie, tu n'as plus de nerfs.

Elle s'agenouille doucement.

EMMIE. C'est vrai, je n'ai plus de nerfs. Où sont-ils passés ?

DEUS MORTUM. Tu les as perdus, Emmie. Ne t'inquiète plus, maintenant.

EMMIE. Où sont mes beaux nerfs ?

DEUS MORTUM. Emmie, ma chérie, il n'y a plus de nerfs, il n'y a plus de violence ici.

EMMIE. Où est Daniel ? Où sont les autres ?

DEUS MORTUM. Ils arrivent Emmie. Maintenant que tu as compris, un peu de fierté, relève toi.

Une silhouette apparaît, dans l'ombre tandis qu'Emmie se relève.

EMMIE. J'ai envie de chanter.

DEUS MORTUM. (approchant, vêtu de noir, on croit à une ombre). Tu chanteras dès que ce sera fini, Emmie.

EMMIE. Quelle jolie voix vous avez ! Qui êtes vous donc ?

DEUS MORTUM. Peu importe, je n'ai pas de nom, je suis une ombre, Deus, Mortum, je suis ce que tu veux. Je suis la lune sur ta peau, ma belle, la lune venue directement à ton contact.

EMMIE. Les autres aussi vont venir...

DEUS MORTUM. Et oui, tu le sais bien maintenant.

EMMIE. Il y aura des coups de feu pour eux aussi.

DEUS MORTUM. Pour eux, c'est trop tard Emmie.

EMMIE. Pourquoi il a fallu tout ce sang pour arrêter la mine ?

DEUS MORTUM. Ils n'aiment pas la vue du sang, tu sais bien Emmie. Le sang les repousse comme ma voix t'attire.

EMMIE. Et votre souffle alors...comme il m'attire.

DEUS MORTUM. Mais tout ce sang n'était pas obligatoire, Emmie. Souviens-toi quand tu as rencontré cet ingénieur, Franck. Il ne s'agissait que de le convaincre.

EMMIE. Oh c'est vrai, mais il n'avait pas d'ouïe pour moi.

DEUS MORTUM. Les hommes ne sont pas faits que d'ouïe, Emmie. N'as-tu pas vu comme il te regardait, cet homme, comme il avait besoin de toi, comme il t'attendait. Il t'admirait, Emmie, cet homme. Il te désirait, toi et ton haleine chaude, toi, ta passion, et le glissement de ton sein contre ses grosses idées moroses, toi et tes bras qui lui offraient une autre prison que la ville. Tu l'as bien senti, Emmie.

EMMIE. C'est vrai, mais...

DEUS MORTUM. Tu n'avais qu'à t'offrir à lui, Emmie, à ce moment-là, et il arrêterait de travailler, et il retrouvait la vie. Tu avais la possibilité, Emmie.

EMMIE. Je ne voulais pas... Enfin, je n'y pensais pas.

DEUS MORTUM. Emmie, tu as bien vu ses yeux sur toi ?

EMMIE. C'est vrai, c'est vrai, belle voix, je les ai vus, mais je ne voulais pas me vendre...

DEUS MORTUM. Tu pouvais éviter le sang, Emmie.

EMMIE. J'aime un homme.

DEUS MORTUM. Et pour ce qu'il en reste, Emmie, aujourd'hui... tu es ici avec moi. Et lui, il demeure avec tes enfants. Il rencontrera peut-être une autre femme. Il est encore jeune et plutôt séduisant. Il a encore des nerfs.

EMMIE. Je ne pouvais pas.

DEUS MORTUM. Tu pouvais, Emmie. Il peut, lui, Emmie, tu le sais bien. Il peut et il fera.

EMMIE. Mais je ne voulais pas.

DEUS MORTUM. C'est ça, Emmie, tu ne voulais pas. Tu as préféré résoudre les problèmes par le sang plutôt que par l'amour.

EMMIE. Pas par l'amour...

DEUS MORTUM. Qui te dit Emmie, qu'il ne t'aimait pas déjà, ce Franck.

EMMIE. Je ne voulais pas.

DEUS MORTUM. Et non, tu ne voulais pas. Et si c'était à refaire, tu le referais.

EMMIE. Oh sûrement ! Oui, je le referais.

DEUS MORTUM. Et tu laisserais Daniel et Franck mourir plutôt que de trahir ton homme, Emmie.

EMMIE. Oui, tu as raison, jolie voix, je laisserais tout ce sang couler à nouveau. J'ai le mal en moi, moi aussi...

DEUS MORTUM. Ce n'est pas le mal, Emmie. Il y a parfois des choses de plus d'intérêt que la vie, tout simplement.

EMMIE. Mais c'est pour la vie, ce sang, pour la vie des autres.

DEUS MORTUM. Faire mourir pour faire vivre, rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme, ça fait aussi partie du lot. Mais ce n'est pas que pour la vie, tout ça, Emmie.

EMMIE. Et pour quoi d'autre ? J'ai le mal en moi, voilà tout, un petit mal indomptable, une langue qui appelle la mort. Si j'avais votre jolie voix, suave et douce, comme une caresse, comme une peau de femme qui se donne, je résoudrais tous les problèmes, moi aussi.

DEUS MORTUM. Il ne dépendait que de toi de l'avoir, Emmie.

EMMIE. Et je n'ai pas voulu. Je n'ai pas su maîtriser mon feu, ni mon indignation, ni ma colère, pour apparaître comme toi, jolie voix, jolie silhouette, je n'ai pas su être entière.

DEUS MORTUM. Ni tu n'as voulu Emmie. Et il fallait encore te donner, étant ainsi envoûtante, pour éviter la solution du sang.

EMMIE. Et je n'ai pas voulu.

DEUS MORTUM. Et non, Emmie.

EMMIE. Et si c'était à refaire, j'agirai de même.

DEUS MORTUM. Bien sûr, Emmie. Et je ne viens pas pour t'en blâmer.

EMMIE. Et tu veux que je m'excuse pour le sang des autres... pour préférer encore trois vies à ma trahison.

DEUS MORTUM. Non, Emmie, je n'ai aucun reproche à te faire. Je viens t'embrasser et c'est tout, je viens vers toi comme une ombre vient vers la lumière, comme une jarre vient vers son contenant, je viens pour qu'on puisse te voir Emmie, et te saisir.

EMMIE. Et c'est pour ça que tu me parles.

DEUS MORTUM. Et parce que je le veux.

EMMIE. Mais tu ne me rendras pas mes nerfs.

DEUS MORTUM. Non, Emmie.

EMMIE. Et tu ne sauveras ni Daniel, ni Franck.

DEUS MORTUM. Non Emmie, ni toi non plus.

EMMIE. Alors, il n'y avait que la trahison ou le sang ?

Silence.

EMMIE. Et ils ne creuseront plus cette mine, n'est-ce pas, toi qui connaît déjà le temps.

DEUS MORTUM. Tu lis en moi. Il n'y a pas de temps.

EMMIE. Oui... et ils iront creuser ailleurs. A moins que le sang ne les arrête encore. Ou le courage des gens. Ou la trahison. Ou la tendresse. Ils iront partout pour creuser partout. Ils creuseront à d'autres endroits. Quelle vanité que ce sang qui a coulé, rien ne s'arrête...

DEUS MORTUM. Tu aurais pu vivre, Emmie.

EMMIE. Il y a des choses de plus de poids que la vie, alors.

DEUS MORTUM. On sacrifie le monde pour un rien, Emmie. Et on ne regrette même pas.

EMMIE. Oh, mais je ne veux pas sacrifier le monde.

DEUS MORTUM. Tout dépend du sacrifice, Emmie. Certains veulent l'argent, d'autres l'amour, d'autres la santé, d'autres la gloire, et ils mettent le monde en jeu. Et tu le fais aussi, qu'est-ce que le monde si on ne peut plus lui appartenir ?

EMMIE. C'est bien idiot, ce sang... ça n'apporte rien.

DEUS MORTUM. Ça n'enlève rien.

EMMIE. Alors, je supporte le mal qu'on fait aux autres, moi aussi. Et même le mal qu'on me fait.

DEUS MORTUM. Allez, Emmie, Viens dans mes bras, tu en as besoin.

EMMIE. Buvez-moi si vous voulez, aspirez-moi comme une fosse.

DEUS MORTUM. Ne dit plus de bêtise, Emmie, et viens.

Emmie glisse peu à peu contre l'autre silhouette qui la serre alors dans les bras.

DEUS MORTUM. Tu n'es pas si faible, Emmie, n'est-ce pas ?

EMMIE. Non, non, c'est un moment. Tu es si douce, jolie silhouette. Et je n'ai plus de nerfs pour rien sentir.

DEUS MORTUM. On ne peut pas sentir et savoir, Emmie.

EMMIE. Pas du tout ?

Silence.

DEUS MORTUM. Tu voulais chanter ?

Emmie commence un chant sans parole.

Un coup de feu retentit. Elle sursaute. Elle hésite à poursuivre son chant.

EMMIE. C'est Franck.

Elle essaie de poursuivre son chant, mais il est plus faible.

Deuxième coup de feu.

Elle continue doucement de chanter. La lumière s'éteint. L'autre personnage sort. La lumière revient et Emmie est seule. Elle regarde partout.

EMMIE. Oui, je le savais bien.

Rideau